



HAL
open science

L'Accueil des Arméniens par la communauté arménienne de Décines

Claudine Keller

► **To cite this version:**

Claudine Keller. L'Accueil des Arméniens par la communauté arménienne de Décines. Michel Hastings; Anne Kerlan; Bénédicte Héraud. Le sens pratique de l'hospitalité. Accueillir les étrangers en France, 1965-1983, CNRS éditions, 2021, 978-2-271-13303-8. <halshs-04446314>

HAL Id: halshs-04446314

<https://shs.hal.science/halshs-04446314v1>

Submitted on 8 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Accueil des Arméniens par la communauté arménienne de Décines

Claudine Keller

Correspondante de l'IHTP pour le département du Rhône.

À partir de 1965 et jusqu'au début des années 1980, pour fuir les bouleversements géopolitiques qui touchent le Moyen-Orient, en particulier la Syrie et le Liban, une nouvelle vague d'immigrants arméniens arrivent à Décines, dans la banlieue lyonnaise. La petite ville a déjà accueilli en 1925 les survivants du génocide ; au cours des années 1950 et 1960, elle a assisté au retour de ceux qui étaient partis après la guerre en Arménie soviétique et, en 1968, le recensement dans cette ville que l'on surnomme « la petite Arménie » permet de constater que les enfants les plus nombreux sont ceux qui sont nés au Moyen-Orient¹. L'accueil offert par la communauté arménienne de Décines aux migrants du Moyen-Orient repose sur l'intégration réussie et prolongée des générations précédentes : « Les Arméniens se sont accommodés, habitués puis intégrés à la vie française »² et sur les liens qui se sont tissés entre cette communauté et la municipalité décinoise pendant 50 ans.

Cette hospitalité sur le temps long est due conjointement à l'installation sur la commune de la première vague de migration arménienne qui ouvre ensuite ses portes aux réfugiés du Moyen-Orient mais également à la volonté politique d'un maire, Pierre Moutin qui, dès son premier mandat en 1967 et jusqu'à sa démission en 1991, privilégie l'arrivée et l'installation des Arméniens.

Un long entretien avec Pierre Moutin permet de mettre à jour ce choix d'une émigration qui façonne l'identité de Décines, module son urbanisation et construit des particularités sociales et culturelles. En contrepoint de ce témoignage, les voix des accueillis devenus accueillants décrivent l'hospitalité dans sa dimension quotidienne : Arpig et Varty, évoquent l'ambiance familiale à l'arrivée des Libanais, les soirées chaleureuses autour de la table et le bonheur de parler une langue commune. Hilda décrit la mise en place d'une aide administrative au sein de la Maison de la culture pour les nouveaux arrivants et M. Mardirossian souligne la solidarité qui s'organise dans le milieu du travail où l'on offre un emploi aux compatriotes. Ces entretiens qui se déroulent au domicile des personnes interrogées et dans un climat de confiance permettent de restituer les différents moments d'une hospitalité qui dans un premier temps est vécue dans l'enthousiasme.

¹ Bardakjian G., *La communauté arménienne de Décines, 1925-1971*, mémoire de maîtrise, Lyon, 1972, p. 54.

² *Ibidem*.

En 1924, alors que Décines n'est « un village presque immobile, figé dans une existence champêtre³ », l'industrialisation arrive sous la forme d'une usine de soie artificielle, la Société Lyonnaise de Soie Artificielle (SLSA), qui vient s'implanter à l'entrée ouest de la commune et qui bouleverse le paysage en provoquant l'arrivée massive de travailleurs étrangers. Les Arméniens sont les plus nombreux : « c'est la première fois qu'on recevait une masse pareille, des milliers de réfugiés ! Ils se remarquaient parce qu'ils arrivaient en grand nombre à la différence des autres étrangers, Italiens, Espagnols, Russes, Polonais, qui arrivaient à titre individuel »⁴. La plupart viennent de Grèce : ce sont des orphelins rescapés du génocide, qui ont été recrutés par l'usine ; ils ne possèdent que leurs « *contrats d'embauchage* » et espèrent trouver refuge dans une ville qui sera peut-être le point de départ d'une vie meilleure. En 1926, ils représentent 16 % des étrangers⁵ de la commune qui en compte alors 44,4 %⁶ et 44,5 % des ouvriers de l'usine : « la colonie décinoise a été la création de l'usine de soie artificielle⁷ ». Malgré les salaires bas, le travail pénible et dangereux⁸, les Arméniens s'installent durablement : leur dénuement contraste avec le dynamisme qu'ils mettent dans l'édification d'un territoire communautaire, le quartier de la Soie, dans lequel la colonie vit repliée près de son église et de la maison du peuple. Après l'errance, la tristesse des bidonvilles d'Athènes, la vie qu'ils mènent à Décines leur semble assez idyllique pour leur permettre d'entretenir le projet utopique d'un recommencement.

En dépit de quelques manifestations d'hostilité de la part des habitants : « la population décinoise était alors majoritairement composée de ruraux qui voyaient les Arméniens de travers, les trouvaient un peu basanés...⁹ ». Les Arméniens se sédentarisent ; les ouvriers de la SLSA bénéficient du petit monde paternaliste organisé par le directeur Maurice Cusin autour de son entreprise : ils sont logés dans les trois cités de l'usine. Les autres s'entassent dans les locaux d'une usine désaffectée, « la Poterie » et dans la « Cité du chemin de fer », située le long de la voie ferrée. Pour fuir ces logements précaires et insalubres, la plupart d'entre eux, entreprennent de construire une maison le long des rues Arago, Wilson et Galilée : « Très tôt les Arméniens

³ Videlier P., *Décines. Une ville des vies*, Lyon, Éd. Paroles d'aube, 1996.

⁴ Pierre Moutin, entretien.

⁵ Autran S., « La communauté arménienne de Décines », *Grand Lyon*, mars 2012, [en ligne] <https://www.millenaire3.com/content/download/3370/57819>.

⁶ Bardakjian G., « Les Arméniens de Décines, Histoire et mémoire », *Le monde alpin et rhodanien, Revue régionale d'ethnologie*, 1989, p. 47-74.

⁷ *Ibidem*.

⁸ Les multiples phases de fabrication de la rayonne provoquent des émanations de matières acides dont le sulfure de carbone.

⁹ Pierre Moutin, entretien.

ont la fièvre de la construction : 50 % des demandes de permis de construire émanent d'eux ; ils construisent le jour après le travail, les dimanches aussi¹⁰ » ; ils construisent « par peur de la dissolution et du vide »¹¹. Les Arméniens s'enracinent « En 10 ans de 1921 à 1931, le nombre de maisons à Décines passe de 370 à 1028 »¹². Ceux qui vivent dans les cités ouvrières de la SLSA restent à leur poste pour ne pas perdre leur logis. Ils auraient pu repartir à la fin de leur contrat mais comme tous les autres, lassés de leur déambulation et de la précarité, ils préfèrent s'adapter : « une adaptation [...] vécue sur un mode individuel presque cachée qui s'inscrit dans le quotidien et la profondeur du temps : le travail, l'usine, l'atelier l'école le quartier »¹³. La présence des Arméniens contribue à façonner l'identité de cette petite banlieue qui n'a pas encore d'histoire. En 1931, la commune se construit en s'adaptant aux bouleversements sans précédent que provoque l'ouverture au monde industriel : 82 % d'ouvriers et 55 % d'étrangers. Les Arméniens constituent le principal groupe d'immigrés : 22,8 % ; un Arménien sur 4 est décinois et 84 % des actifs travaillent dans la commune : ils se caractérisent par leur jeunesse – 27 % d'entre eux ont entre 20 et 29 ans.

Entre 1939 et 1945, Décinois et Arméniens se rapprochent pour vivre ensemble les années de guerre : les commerçants arméniens assurent en partie le ravitaillement de la population et la présence de la communauté est officiellement reconnue le jour où la ville organise les funérailles du premier soldat tué au combat : il s'appelle Garabed Der Bogossian. À la fin des années 1950, la communauté prend une part de plus en plus active dans la vie locale, le bourg rural s'est transformé en une banlieue active qui s'étire entre un canal et une ligne de chemin de fer et dans laquelle les Arméniens font naître de nouveaux quartiers. En 1959, la fermeture de la SLSA (devenue SLT, Société Lyonnaise de Textile) bouleverse la communauté. L'usine licencie massivement ses ouvriers et expulse ceux qu'elle logeait : les Arméniens doivent montrer une nouvelle fois leur capacité à gérer leur mobilité ; une partie de la communauté se disperse vers Lyon et les banlieues environnantes mais l'autre accepte d'être relogée par la municipalité dans les HLM du mas de Cornavent où ils se regroupent à nouveau.

Décines est restée après la fermeture de l'usine, un centre attractif pour les Arméniens de France : beaucoup avaient vécu à Décines y avaient laissé des parents, des amis, des

¹⁰ Bardakjian G., *op. cit.*

¹¹ Hovanessian M., « La remontée d'Arthur K », *Le monde alpin et rhodanien, revue régionale d'ethnologie* 1989, p. 77-90.

¹² Videlier P., *op. cit.*, p.90.

¹³ Videlier P., « Sortir des frontières », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol 9, n° 2, 1993, p. 10

souvenirs ; il y avait chez eux une sorte d'attachement affectif, comme un point de ralliement¹⁴.

La crise économique est encore loin et la banlieue Est de Lyon attire les industriels qui ont commencé à s'installer à Décines où le terrain est moins cher ; l'usine Gifrer implantée sur la commune depuis 1912 emploie plus de 300 personnes, elle est rejointe par Progyl, Normacem, Julien et Mège, SARB, des entreprises qui vont donner du travail à plus de 2000 salariés et déclencher une poussée démographique presque équivalente à celle des années 1920. En 1959, un premier élu arménien entre au conseil municipal : Kourken Boyadjian, journaliste à Haratch¹⁵, croix de guerre en 39-45, est secrétaire du parti Dachnak, parti progressiste arménien, le plus représenté à Décines, et proche du Parti socialiste. Cette élection modifie les relations entre la municipalité et la communauté qui deviennent cordiales avant de prendre le ton de l'amitié avec l'arrivée d'un nouveau maire : Pierre Moutin.

L'édification d'une identité communale

Pierre Moutin est candidat aux élections municipales en 1967. Il se présente sans étiquette mais il est proche du Parti socialiste auquel il a adhéré dans sa jeunesse : il a compris l'intérêt électoral que représente la communauté arménienne – en 1968, elle représente 8 % du corps électoral – et la courtise : « *J'ai toujours eu de bons rapports avec les Arméniens, c'était ma clientèle électorale* ». La relation que Pierre Moutin entretient avec la communauté ne se réduit pas à de simples opportunités politiques : elle est faite d'une réelle sympathie qui s'explique par son histoire familiale : sa mère Emma Moutin a été embauchée en 1924 pour accueillir les premiers arrivants :

Elle avait été recrutée par la mairie pour s'occuper des étrangers attirés nombreux dans les usines Gifrer et S.L.T.[...] c'était une brave femme qui s'attendrissait sur le sort de ces étrangers et en particulier celui des Arméniens qui avaient tout perdu ; elle recevait un à un les nouveaux arrivés afin de leur fabriquer un état civil parce tous leurs papiers avaient disparu au cours du génocide; elle les accueillait avec toute la bienveillance dont elle était

¹⁴ Pierre Moutin, entretien.

¹⁵ Quotidien arménien.

capable et sans bakchich ce qui les étonnait fort. Ma mère a été appelée « la mère des Arméniens¹⁶.

Pierre Moutin affiche cette fidélité à sa mère et sur un plan personnel, il apprécie « ces étrangers qui ont été un modèle d'intégration. » Pendant la durée de ses 4 mandats il aura toujours des élus Arméniens à ses côtés : « L'un des deux, Margossian, était à la fois mon adjoint et mon ami ». Arsène Margossian une fois élu, va devenir le porte-parole de sa communauté et grâce à la complicité qui le lie à Pierre Moutin, il sera un des principaux représentants de la ville. En arrivant à la tête de la mairie, la nouvelle équipe municipale a pour tâche d'accueillir en même temps, les Arméniens du Liban qui « arrivent par petites couches »¹⁷, les rapatriés d'Algérie et les « musulmans algériens » : Décines est alors de ces communes suburbaines où la population s'accroît d'un recensement à l'autre de 40 % et compte plus de 34 nationalités différentes. Il est difficile de traduire le poids des Arméniens en chiffres sans savoir sous quelle nationalité ni quel statut ils apparaissent : « en 1972 on recense 2492 étrangers dans la commune, dont 25 Syriens, 27 Libanais, 58 Turcs, 16 Grecs et 232 réfugiés arméniens »¹⁸ qui viennent probablement d'Arménie soviétique : il semble que peu de nouveaux Arméniens soient arrivés : « Des deux mouvements d'immigration de 1925 à 1966, le premier est naturellement le plus important [...] l'immigration récente correspondrait au dixième de celle du début du siècle¹⁹ ».

C'est l'Algérie qui fournit la majeure partie des nouveaux arrivants à Décines : en 1968, il y a 937 rapatriés et 993 Algériens²⁰. Certains sont logés rue Edouard Herriot et d'autres investissent l'ancien quartier de la Soie, les plus pauvres trouvent refuge dans un bidonville au lieu-dit Pierre-Frite proche de la Soie où ils vivent dans des conditions misérables. La municipalité est impuissante à gérer les problèmes posés par la loi sur le regroupement familial et cette situation suscite la colère de Pierre Moutin : « l'État nous imposait des contingents de familles algériennes dans les HLM ; on aurait aimé être averti plus longtemps à l'avance de ses décisions : théoriquement le maire a le droit de refuser. Dans les années 1965-1970, on a eu le sentiment d'une invasion ». Il reproche au foyer Notre-Dame des Sans-abri d'aggraver la surpopulation et l'insécurité dans sa commune en construisant des cités de transit : « C'est l'abbé Pierre qui nous a envoyé ces familles nombreuses dans le quartier des Marais ou de la

¹⁶ Pierre Moutin, entretien.

¹⁷ Michel Forissier, vice-président de la commission France Arménie au Sénat, entretien.

¹⁸ Bulletin municipal n° 14, 1972.

¹⁹ Boudjikianian-Keuroghlian A., « Les Arméniens dans la région Rhône-Alpes », *Revue de géographie de Lyon*, Hors série, 1978.

²⁰ Videlier P., *op.cit.*, p. 125.

Soie : en grandissant et en subissant la crise économique, les jeunes devenaient des délinquants ». Il dénonce également la politique hypocrite de la ville de Lyon et de son maire, Jacques Pradel, qui « se félicite d'avoir éradiqué les bidonvilles lyonnais alors qu'il s'est débarrassé de leurs habitants, en particulier des gitans, en les envoyant au Marais, une zone de la commune régulièrement inondée par les crues du Rhône : un quartier où ils font régner l'insécurité ». Sa préoccupation principale est de garder un droit de regard sur les migrants qu'il accueille : « j'ai fait très attention aux gens qui arrivaient ; je m'en occupais personnellement ; j'enquêtais » et de mettre en place une politique de sécurité dans une ville coupée en deux par un canal et qui est la limite d'interdiction de séjour des marginaux : « Jusqu'en 1968, Décines qui appartient encore au département de l'Isère est le lieu de résidence de tous les interdits de séjour, de tous les délinquants »²¹.

Comme ils sont provisoirement accueillis par leur communauté et qu'ils se veulent « discrets » les Arméniens qui arrivent du Moyen Orient bénéficient au contraire de la bienveillance de la municipalité : « aucune inquiétude, aucune crainte de désordre »²². Mais pour eux comme pour les autres, se pose, à court terme, le problème du logement. En 1975, Décines a plus de 20 000 habitants et ne parvient pas à surmonter la crise du logement qu'elle subit depuis les années 1950. La commune doit construire dans l'urgence. En 1969, un nouveau quartier surgit au milieu des champs d'asperges et des vignes : la Berthaudière « Ici quand on est arrivé c'était des champs, une carrière et des restes de blockhaus. Il n'y avait pas de commerces, il n'y avait rien » (Arpig). Les appartements sont destinés aux rapatriés d'Algérie mais Pierre Moutin les propose aux familles qui arrivent du Moyen Orient :

Ils sont venus de Syrie et du Liban je les ai vus à travers leurs demandes de logements : les HLM qui avaient été terminées devaient être attribuées en priorité aux Pieds noirs mais ces derniers faisaient de multiples mouvements entre Rillieux et Vénissieux : oui j'ai favorisé les Arméniens en leur attribuant des logements.

Les Libanais sont heureux de pouvoir se regrouper : « On était tous là, les familles arméniennes arrivaient petit à petit et on était ensemble, on allait les uns chez les autres. » (Varty). Retrouver le plaisir de vivre entre soi, de « voir la lumière chez un voisin et de monter boire un café » (Garo) fait oublier provisoirement le monde extérieur dont on ne parle pas la langue. Le problème de la communication et de la traduction est central dans le vécu exilique

²² Pierre Moutin, entretien.

²³ *Idem*

et pour aider les migrants, la municipalité prend quelques mesures : elle donne la consigne de parler anglais dans les services municipaux pour faciliter les démarches administratives des nouveaux arrivants ; elle prête une salle aux Libanais et aux Syriens qui veulent prendre des cours de français avec Dardjinov, un Kalmouk qui parle arménien. Le centre social de la Berthaudière organise également des cours de français pour les mères de famille : « c'était des bénévoles à l'époque qui donnaient ces cours aux mamans. » (Varty).

En revanche, on fait peu de choses pour l'apprentissage du français dans le système scolaire : « La commune n'a rien fait de particulier certains ont donné des cours aux plus jeunes, ils se sont organisés tout seuls »²³. Le maire a obtenu que la construction de groupes scolaires accompagne la création de logements mais il a réclamé en vain des classes d'adaptation « pour récupérer les enfants » qui ne parlaient pas français et qui arrivent à tous les moments de l'année scolaire. Toutes nationalités confondues, les enfants étrangers représentent le tiers des effectifs des classes maternelles et la moitié à l'école de la Soie²⁴. A l'école de la Berthaudière où le nombre d'élèves ne cesse d'augmenter (de 1968 à 1974, il passe de 471 à 715) les petits exilés sont partagés entre les exigences des maitres : « il faut parler français ! » et celle de leurs parents qui imposent la langue maternelle ; certains auront la chance de rencontrer une institutrice compatissante, comme madame Poitrat, qui accepte de faire la leçon en anglais, une langue dans laquelle ils se « débrouillent bien » : c'est le cas de Varty : « quand il a fallu quitter l'école du Liban, j'avais 8 ans c'était très difficile [...] je ne parlais pas du tout français et je me souviens que mon institutrice Madame Poitrat m'a beaucoup aidée ».

Rien n'est proposé non plus pour résoudre les problèmes de santé de ces enfants que le stress, le climat la nourriture rendent malades : « Je grossissais, j'avais des angines j'avais mes dents qui poussaient, j'étais tout le temps malade. » (Hilda). Les plus jeunes souffrent dès leur arrivée de la maladie périodique arménienne, une pathologie qui ne touche que les populations originaires du pourtour méditerranéen et se traduit par de fortes fièvres et des maux de ventre ; les jeunes mères l'attribuent au souvenir des persécutions subies par les arrières grands-mères « la maladie arménienne pouvait venir d'un profond traumatisme » (Varty) mais le docteur Robert qui les soigne sait qu'elle est provoquée par le stress et prend le temps de rassurer leurs mères.

Ces formes d'entraides spontanées participent à l'accueil de Décines qui se fait selon Pierre Moutin dans un « esprit de charité et de solidarité » mais elles restent isolées.

²⁴ Bulletin municipal, n° 8, 1969.

En revanche, le maire comprend que la principale angoisse des migrants est de perdre cette identité arménienne qu'ils ont soigneusement protégée de la culture musulmane à Beyrouth et il va aider les nouveaux arrivants à résoudre le conflit entre la tentation de devenir français et la peur d'être assimilés en organisant un accueil qui passe par des symboles et des projets culturels : en 1967 le conseil municipal fait voter le principe d'un jumelage avec une ville d'Arménie; en 1977 la mairie finance la rénovation de la Maison du peuple, un lieu dont les Libanais ont besoin pour assurer la survie de leur langue : « la mairie a accepté de payer trois salaires : celui de la directrice, celui d'un gardien et d'un cuisinier ; en plus elle a accordé une subvention substantielle »²⁵. En 1972, le maire fait ériger un monument pour commémorer les martyrs du 25 avril 1915, un symbole au pied duquel la conscience communautaire peut se ressourcer.

Pierre Moutin n'hésite pas à favoriser ceux qui arrivent et s'autorise à les accueillir librement, « sans consignes de quelque ordre que ce soit et sans lien avec la politique gouvernementale » ; il se réjouit de leur présence à Décines : c'est un satisfecit ; ils sont l'exemple d'une arrivée d'étrangers qui a donné d'excellents résultats » pourtant il doit convenir que l'accueil de la population n'a pas toujours été chaleureux et qu'il a dû « parfois taper du poing sur la table » : il y a eu quelques susceptibilités chez les anciens Décinois d'origine paysanne, des terriens renfermés qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez » ; les Décinois ont en effet accueilli avec froideur ces Orientaux qu'ils connaissaient mal, sans chercher à savoir de quel pays lointain ils venaient et sans se rendre compte qu'ils étaient chrétiens : « Le Français moyen ne sait pas reconnaître les Arméniens : ils ne nous connaissent pas : ils pensent que tous ceux qui viennent du Liban, d'Égypte de Syrie sont musulmans. On vient de ces pays-là mais ils ne savent pas qu'il y a des chrétiens là-bas ? (Garo). Cette indifférence a été ressentie par les accueillis comme du mépris ; ils ont eu le « *sentiment d'être regardés de haut* » et parfois de n'être pas regardés du tout alors qu'ils avaient la conviction d'avoir été des étrangers modèles, dont l'arrivée s'était faite « dans les normes en respectant les structures et tout ce qui était français » (Arpig).

L'hospitalité de la communauté

Décus par l'indifférence des Décinois, les Libanais se réfugient dans la chaleur de leur communauté ; elle les protège de la peur d'être « génocidés » comme leurs grands-parents et

²⁵ Conseil municipal du 14 décembre 1977

de la violence de l'exil ; ils savent que, grâce à elle, leur errance prendra fin et qu'ils sont attendus : « on est tous venus parce qu'on avait un frère, un oncle, un parent éloigné ou proche » (Garo) Pour la communauté arménienne, leur arrivée est une fête parce qu'ils apportent un sang neuf à cette communauté composée d'une génération fatiguée d'avoir lutté pour survivre et d'une jeunesse qui a du mal à résister à la vague de fond qui la pousse vers la vie française . Depuis 1945, les Arméniens décinois ne sont plus que des Français d'origine arménienne qui ont acquis la nationalité française par mariage, par naissance ou par naturalisation ; ils subissent la tendance continue à l'intégration provoquée par le passage à la langue française dans les relations familiales et la scolarisation dans les écoles françaises :

Mon père et ma mère ont accueilli les Arméniens du Liban ; mon père nous avait enseigné tout ce qui était arménien mais sa peur, c'était qu'on devienne totalement français Quand ces réfugiés sont arrivés de Syrie et du Liban, il y a eu vraiment un effet de masse et mon père a compris que pour nous, ce serait la continuité qu'il ne pouvait pas assurer.

À leur contact, la communauté redécouvre les réalités diasporiques et la langue arménienne : « Ils apportaient un souffle nouveau et ravivaient la flamme de l'arménité ; c'était un bonheur d'entendre ces nouveaux arrivants qui parlaient un arménien pur qui venait de Beyrouth » (Arpig). Leur présence réveille le souvenir du génocide et des migrations précédentes et le travail de deuil interrompu par le silence de la première génération peut reprendre son cours : « la souffrance de tous les exilés c'est de vivre avec une mémoire qui ne sert à rien »²⁶. L'arrivée des migrants est vécue par ceux qui les accueillent comme une bouffée d'oxygène sur le plan démographique : de 1950 à 1978, le réflexe malthusien²⁷ français s'était répandu dans la société arménienne sous le poids des conditions économiques : « si les Libanais n'étaient pas arrivés la communauté arménienne se serait arrêtée » (Agop) et sur le plan psychologique : Beyrouth a en quelque sorte réveillé Décines.²⁸

L'Arménien du Moyen Orient est d'autant mieux accueilli qu'il n'est pas un étranger : c'est un étranger familier qui partage la même langue et la même culture que ses hôtes et ne met pas en danger l'identité de la communauté qui le reçoit. « La clef était sur la porte ; on n'entendait pas

²⁶ Camus A., *La peste*, Paris, Gallimard, 1947.

²⁷ « Le coefficient utilisé par l'église arménienne qui indique le nombre moyen d'individus par ménages n'est que de 3,06 à Décines alors qu'il est de l'ordre de 5 à Beyrouth » in Boudjikian-Keuroghlian A., « Les Arméniens dans la région Rhône-Alpes », *Revue de géographie de Lyon*, HS, 1978.

²⁸ Richardot J.-P., *Arméniens quoiqu'il en coûte*, Paris, Fayard, 1982.

les gens entrer, ils étaient déjà là. » (Arpig). D'ailleurs, il n'est pas venu là, par hasard : il savait qu'il allait bénéficier d'un accueil familial ou élargi aux amis de la famille : « Il y a des solidarités qui ont plus de sens que la nationalité : la sociabilité familiale et de voisinage »²⁹, l'importance des liens communautaires.

Les familles qui reçoivent chez elles le font par solidarité et par devoir à l'égard de la communauté : si l'on vient de la part de quelqu'un qui connaît la famille : je reçois, c'est mon devoir » (Le père de Varty). Les Arméniens sont habitués à vivre dans une famille élargie. Ils n'évoquent jamais les difficultés de la cohabitation ni les codes mis en place pour l'organiser : faire une place dans son environnement quotidien, partager des espaces communs, accepter l'intrusion de l'autre, sont décrits comme une expérience chaleureuse, naturelle : « On était une famille accueillante comme tant d'autres ; on était tous comme ça » (Varty). Ceux qui ouvrent leur porte ont déjà affronté la violence de l'immigration ; ils ont connu le sentiment d'abandon et de perte qui accompagne le départ : « mon père avait connu ce passage [...], alors il les a accueillis comme un père, comme un frère, comme un ami » (Arpig). « Mon père est arrivé en 1970 parce qu'il sentait venir la guerre [...] quand les Arméniens sont arrivés en masse jusque dans les années 1980 ainsi que quelques familles arméniennes de Turquie, il a hébergé tout le monde, il a accueilli des gens qu'il ne connaissait pas » (Varty). L'hospitalité peut durer plusieurs mois et toute la famille participe : « l'invité est celui à qui l'on doit donc celui à qui l'on donne³⁰ » ; les femmes font la cuisine et les enfants cèdent leurs lits : « on dormait sur des matelas par terre dans la chambre des parents ; ce n'était pas gênant et on ne se rebellait pas » (Varty). « La maison était toujours pleine de monde : nous les filles, ça nous barrait un peu mais ils étaient tellement gentils et tellement démunis, ces gens qui venaient du Liban et fuyaient la guerre » (Arpig).

Le travail d'interprète et de guide fait partie de l'hospitalité offerte aux migrants qui en général ignorent la langue, et ne connaissent ni les coutumes françaises ni les structures administratives : « Mon père les aidait sur le plan rédactionnel parce qu'il savait très bien parler et écrire le français et il les accompagnait souvent » (Arpig). Elle-même accompagne les femmes à la maternité : « il fallait les aider, les aiguiller ; je me souviens d'une jeune femme qui allait accoucher et ne parlait pas français alors je l'ai amenée chez les médecins, à l'hôpital ». Tous les enfants sont mis à contribution parce qu'ils connaissent mieux le français que leurs parents : « j'avais 12 ou 13 ans et c'est moi qui remplissais les dossiers quand ils

²⁹ Videlier P., *Sortir des frontières, Revue européenne des migrations internationales*, vol. n° 2, 1993, p. 7.

³⁰ Boudou B., *Politique de l'hospitalité*, Paris, CNRS éditions, 2017, p 54.

venaient chez nous ; j'accompagnais aussi les mères chez le pédiatre » (Varty). La solidarité consiste aussi à chercher rapidement un emploi pour le père de famille :

À tour de rôle on s'occupait d'eux, le seul problème c'était de trouver du boulot. Il fallait trouver du boulot » (Rafi). « Mon père a fait beaucoup de démarches ; Il y en avait un qui était bijoutier donc il a fallu trouver un bijoutier, un autre chaudronnier et un cordonnier, il fallait les épauler (Arpig).

Grâce à l'intervention des Arméniens en place, les nouveaux arrivants trouvent du travail dans les entreprises locales à la Compagnie chez Gifrer et Barbezat, Normacem, Julien et Mège ainsi que dans les usines de la banlieue voisine, Bailly par exemple à Villeurbanne. Les Arméniens qui ont leur entreprise embauchent en priorité leurs compatriotes : Avedis travaille dans la fabrique de chaussures orthopédiques d'un ami le temps d'obtenir la nationalité française, c'est-à-dire 4 ans. Jules Mardirossian qui dirige le laboratoire ACI à Lyon offre du travail à une dizaine de ses compatriotes libanais ; les arrivants ont confiance dans la solidarité de la communauté : « *Nous trouverons toujours un employeur pour créer un emploi dans son entreprise, pour ne pas laisser l'un des siens dans la rue.* »³¹.

Un territoire balisé

Grâce à la première génération d'Arméniens les libanais sont accueillis dans une ville qui possède les deux repères culturels qui justifient d'interrompre la route de l'exil et de se fixer : l'église et la maison du peuple. Le foyer du peuple appelé familièrement « le club » par ses habitués est le plus vieux des bâtiments communautaires puisqu'il a été bâti en 1932 par les premiers arrivants ; le bâtiment a vieilli comme la population et menacé de ruines, il a dû fermer ses portes mais l'arrivée des Arméniens du Liban lui donne l'occasion de les rouvrir et de bénéficier, avec l'aide de la municipalité d'une rénovation « Le club a rouvert quand on est arrivé massivement ici : on a apporté un sang nouveau .il y avait les Arméniens aussi de Syrie et d'Iran » (Garó).

En 1977, il est rebaptisé Maison de la Culture Arménienne, restructuré sur le modèle créé par Malraux et doté d'une administration permanente. Pour la communauté, c'est un lieu, d'échanges et de manifestations folkloriques qui font vivre la culture et la langue dans l'exil.

³¹ *Résonance : l'hebdomadaire de la vie lyonnaise*, n ° 217, 1980.

Pour les nouveaux arrivants, c'est un lieu d'accueil où ils peuvent trouver un logement provisoire et de l'aide pour remplir leurs papiers administratifs. Tous les après-midis, le club fonctionne comme un café où les hommes se réunissent pour jouer aux cartes. Sur les tables, on a déposé des affichettes : « Parler arménien » et au mur on a accroché une représentation de l'Arménie définie par les frontières du traité de Sèvres. L'activité principale de la Maison de la Culture, c'est d'assurer le fonctionnement de l'école qu'elle héberge dans ses locaux.

En 1978, la maison de la culture est dirigée par Hilda Tchoboian, venue de Syrie dix ans auparavant ; en voyant arriver les familles du Liban elle choisit d'organiser leur accueil plutôt que d'initier des actions culturelles : « pour moi la MCA c'est aussi un centre social » ; elle organise des permanences pour informer les familles avec des cadres de la Sécurité sociale et des Allocations familiales et comme elle se souvient que ses premiers mois en France ont été terribles parce qu'elle ne parlait pas la langue, elle met en place des cours de français qu'elle donne elle-même avec l'aide du pasteur Leonian. Elle sait par expérience que tous ceux qui ne parle pas français sont incapables de s'introduire dans le pays d'adoption et qu'ils se retrouvent dans un « désert culturel et sont privés de toute vie sociale ». Elle est peu sensible au fait que la municipalité et le Centre social proposent des cours gratuits pour les réfugiés ; elle a la fierté des Arméniens qui ont l'habitude de ne compter que sur eux-mêmes :

On s'est débrouillé sans se connecter avec le GRETA ou d'autres organismes ; [Les arrivants] n'ont jamais eu besoin de la CIMADE ou de la Maison des travailleurs étrangers ou de n'importe quel organisme français, ils ont été pris en charge par des bénévoles Arméniens uniquement.

Ces bénévoles sont le plus souvent des membres de la Croix Bleue³², une association caritative dirigée par les femmes et des militants du parti Dachnak : « L'entraide se faisait entre Arméniens de Décines et la communauté arménienne du Liban » (Arpig).

L'église est le second point d'ancrage ; depuis 1947 elle se dresse en face de la maison de la culture, dans une rue qui est devenue depuis 1965, la rue du 24 avril 1915 ; L'identité arménienne est indissociable de son Eglise qui a joué un rôle considérable dans la survie d'une nation chrétienne au milieu de ses voisins musulmans. À Décines, de nombreux Arméniens ne sont plus pratiquants mais ils accordent toujours la même importance à cette institution

³² Une émanation du Parti Dachnak

autocéphale qui contribue à sauvegarder la culture et la langue et qui a un caractère international puisqu'elle est la seule organisation commune à tous les Arméniens. Avedis qui arrive de Syrie et qui est diacre vient à l'église chanter lors des mariages ou des enterrements : il est déçu de n'y voir personne : « c'est rare en Europe ; heureusement qu'il y a les libanais et les Arméniens d'Arménie qui sont croyants ». Pour les libanais qui sont des croyants fervents, la présence de l'église signifie à elle seule la fin du voyage : « on ne peut pas dissocier notre arménité de notre religion : sans notre religion, on ne serait pas là. » (Garo). « Je suis toujours un oriental dans ma tête mais si je suis dans ce pays là, c'est parce que je suis chrétien » (Sebouh).

Le quartier de la Soie s'est développé autour de ces deux institutions qui ont une fonction référentielle pour les Arméniens. Il a des allures de village et abrite le passé avec ses noms de rues choisis pour être des repères mémoriels, rue Nansen, rue Wilson, rue du 24 avril 1915. Les premiers Arméniens avaient la volonté de faire souche et de s'enraciner et ils ont aménagé le territoire de vie pour qu'il devienne une synthèse culturelle et affective du passé et du présent ; grâce à eux les nouveaux arrivants se retrouvent dans un espace inconnu mais qu'ils peuvent maîtriser : « en arrivant à Décines, on est entré dans un milieu arménien » (Araxie).

Avec persévérance, les Arméniens ont négocié leur place et se sont imposés dans le paysage politique et social de Décines : « La colonie arménienne a réellement constitué un phénomène exceptionnel dans la vie de la petite commune³³ ». Lorsque les réfugiés du Moyen Orient arrivent, ils vont bénéficier d'un double accueil : celui de l' élu Pierre Moutin qui va pratiquer une hospitalité généreuse à l'égard de réfugiés qu'il apprécie et dont l'appartenance à la communauté chrétienne n'est pas étrangère à un choix politique, ainsi que celui de la communauté arménienne qui a fait d'un territoire d'exil, un lieu de vie dans lequel elle apparaît comme un groupe visible et légitime.

L'arrivée des Arméniens de Syrie et du Liban, a soulevé l'enthousiasme dans la communauté décinoise mais l'accueil est resté au niveau des démarches individuelles plus ou moins encouragées par la cellule familiale et il a été parfois un peu subi par la communauté³⁴. Après le plaisir de la rencontre, l'incompréhension s'est installée : plus ouverts au monde extérieur, plus militants par rapport à l'Arménie, les Arméniens du Liban ont bousculé la communauté d'accueil dans sa quiétude et introduit la discontinuité dans son intégration. De leur côté, les orientaux plus hospitaliers que leurs compatriotes ont trouvé que leur accueil manquait de chaleur : « Je n'ai pas été accueillie mais pas rejetée non plus ; on a

³³ Bardakjian G., *op.cit.*

³⁴ Michel Forissier, entretien.

été accueilli, disons, avec amabilité » (Hilda). Ils savent tout de même qu'il leur évite d'apparaître comme des « déclassés » ; dans la diaspora, l'exilé est perçu comme un autre soi, un prochain ce qui entraîne à son égard un geste de solidarité et non de charité³⁵.

³⁵ Nouss A, *La condition de l'exilé*, Paris, Éditions de La MSH, 2015, p .41.